

# Toto Cutugno, de l'Olympia à l'Oural

En concert le 17 décembre à Paris, l'« Italiano vero » jouit d'une immense popularité dans les anciennes Républiques soviétiques

## RENCONTRE

MILAN - envoyé spécial

C'est un survivant qui s'apprête, à 75 ans, à monter pour la deuxième fois sur la scène de l'Olympia à Paris, lundi 17 décembre. Rescapé de la variété des années 1970-1980 et, surtout, d'un cancer de la prostate détecté en 2007. « Une semaine plus tard, les métastases atteignaient le rein et j'étais mort. Merci à Dieu et au professeur qui m'a opéré! », loue Toto Cutugno devant la console du studio Bach, à Milan. « Son royaume », précise son attachée de presse.

Chiienne de vie, ingrate avec celui qui n'aura cessé de célébrer l'amour. En mai, le médecin l'a contraint à renoncer à une tournée australienne, en lui déconseillant dorénavant de prendre l'avion, lui dont quelques airs ont fait le tour du monde. Début juillet, la tête d'affiche du festival belge Italiano, à Seraing, a annulé son concert après un malaise. Alors, Toto Cutugno s'est vengé d'elle. Le regard sombre, il fait écouter *La Vita*, extrait d'un album qu'il finalise (sortie prévue en avril 2019), le premier depuis *Un falco chiuso in gabbia* (2008), au titre tristement prémonitoire: un faucon enfermé dans une cage. Accordéon et guitare sèche, voix rugueuse et emportée: « *Le refrain dit que la vie est sucrée et cruelle comme la pomme d'Adam et Eve.* »

Toto Cutugno? En France, les moins de 40 ans peuvent difficilement connaître. Les aînés tombent inévitablement, alors qu'il a écrit plus de 300 chansons, sur les premiers mots de *L'italiano*: « *Lasciatemi cantare...* » Laissez-le donc chanter, en 1983, les vertus d'un « vrai Italien » face au « trop d'Amérique sur les affiches », défi à l'Oncle Sam au moment où les pacifistes protestent contre l'installation en Allemagne de l'Ouest des fusées Pershing. Les paroles n'ont négligé aucun poncif de l'italianité: spa-

ghettis al dente, ristretto et Fiat 600. Curieusement, *L'italiano* est né deux ans plus tôt à Toronto: « *Je chantais devant 3 000 personnes et quand on a rallumé les lumières, j'ai vu principalement des têtes d'Italiens. J'ai voulu leur dédier une chanson. Avec le parolier [Cristiano Minellono], on est allé voir Adriano Celentano, qui tournait un film avec Ornella Muti. L'italiano, c'était du sur-mesure pour lui. Il l'a écouté deux fois et a dit qu'il ne la chanterait jamais. Il pensait qu'elle serait perçue comme arrogante.* »

Tant pis pour Celentano, pour lequel Cutugno a composé treize titres, dont *Soli* et *Il tempo se ne va*. *L'italiano* est devenue une des chansons italiennes les plus célèbres dans le monde, au côté de *O Sole mio*, *Bella Ciao*, *Volare* ou *Ti Amo*. Sur l'insistance du directeur du festival de San Remo, le compositeur finit par l'interpréter sur la Riviera ligure en février 1983. « *On a lancé des fleurs sur la scène et j'ai fini cinquième. Mais il y a eu un vote populaire quelques jours plus tard et, cette fois, j'ai gagné. Il est arrivé depuis qu'on accueille en Afrique un président de la République italien avec L'italiano plutôt qu'avec l'hymne national.* » Il l'a aussi enregistré en chinois.

### « Écrire pour Stromae »

« Laissez-moi chanter ». Mais aussi *Laissez-moi danser*, le tube de Dalida. Nous sommes en 1979, climax des émissions du couple Carpentier à la télévision française, des millions de téléspectateurs le samedi soir. A cette date, l'Italien est devenu grand pourvoyeur de mélodies pour la variété hexagonale. Joe Dassin lui en doit neuf, celles de *Et si tu n'existais pas*, *Salut, Le Jardin du Luxembourg*, *Il était une fois nous deux*, et, bien sûr, *L'été indien*. Avec ce redoutable accord diminué, ce la bémol (*Aux couleurs*) qui piège tout participant de karaoké.

Timide de son aveu – « *avec les femmes aussi* », ajoute-t-il, brisant son image de *latin lover* –, le garçon n'a pris conscience de son ta-

lent de mélodiste qu'à partir du moment où « *d'autres [le lui] ont fait comprendre* ». C'est en outre par le rythme qu'il est entré en musique, à La Spezia, en Ligurie: « *Mon père, sous-officier sicilien de la marine, était trompettiste dans la fanfare municipale. Il m'a emmené quand j'avais 8 ans à une répétition et le chef lui a demandé si je pouvais jouer du tambour. Du tambour, je suis passé à la batterie, puis à l'accordéon et au piano.* »

En 1965, il fonde le groupe Toto e i Tati (*La Ragazza Della Spiaggia*, bluette estivale), des précurseurs d'AC/DC qui s'exhibent dans des « *uniformes d'enfants du primaire, nœud papillon et col blanc: c'était assez ridicule* ». Ses efforts lui permettent toutefois d'obtenir un

contrat avec le label milanais Carosello, et un bureau, voisin de celui qui va changer le cours de sa carrière: le parolier Vito Pallavicini, responsable en 1968, avec Paolo Conte, d'un autre incunable transalpin, *Azzurro*, pour Celentano. « *Pallavicini m'a dit: "Si tu me suis, tu deviendras un des plus grands compositeurs d'Europe."* »

Toto Cutugno fait découvrir une autre nouveauté, *Tic Tac*, compte à rebours et guitare espagnole: « *Si Johnny Hallyday était encore vivant, je lui aurai envoyé pour qu'il l'écoute.* » L'éternelle idole des jeunes avait posé deux fois son timbre sur ses notes, pour *Derrière l'amour* et *Un diable entouré d'anges*. Trop tard. Qui donc pourrait l'inspirer parmi les vi-



Dans son studio d'enregistrement, à Milan le 6 décembre. NICCOLO RASTRELLI POUR « LE MONDE »

« Il est arrivé qu'on accueille en Afrique un président de la République italien avec "L'italiano" »

verts? « *J'adore Stromae, j'aimerais beaucoup écrire une chanson pour lui.* » Le Belge est l'un des rares à trouver grâce à ses yeux parmi une relève qui a, selon lui, abandonné la mélodie. Même le bastion de San Remo n'est pas épargné: « *Les chansons sont oubliées la semaine d'après.* » Sombre constat, accablant un milieu « *très hypocrite* »: « *Il arrive que quelqu'un vienne dans ce studio, dise que c'est génial, puis de la merde une fois la porte passée.* »

A San Remo, le candidat aura été plus souvent Poulidor que Fausto Coppi: « *J'y ai participé quinze fois comme interprète, j'ai gagné en 1980 avec Solo noi et j'ai fini sept fois deuxième.* » Il y est retourné en 2013 en tant qu'invité pour chanter *L'italiano* avec les Chœurs de l'Armée rouge, dont 64 membres devaient perdre la vie lors d'un crash aérien en mer Noire, le 25 décembre 2016. C'est que, sur Internet, de multiples occurrences en cyrillique apparaissent avec son nom. Il n'est pas le seul parmi les chanteurs italiens: Eros Ramazzotti, Andrea Bocelli, Laura Pausini, Umberto Tozzi, Al Bano (*Felicità*), Ricchi e Poveri (*Sarà perché ti amo*) ou Ricardo Fogli (qui s'est distingué en saluant l'annexion de la Crimée) se produisent en Russie dans des salles comblées. Et parfois en privé, au Kremlin ou devant une poignée d'oligarques.

Comme quelques autres, il a adressé en 2015 un message d'anniversaire à Vladimir Poutine. « *Plus que les hommes, les femmes sont tombées amoureuses de mes chansons*, constate-t-il. *Ma première tournée remonte à 1985, quinze jours à Moscou et quinze à Saint-Petersbourg, 15 000 personnes par soirée. C'était plein aussi parce que les billets n'étaient pas chers. Aujourd'hui, les premiers rangs sont à 800 euros alors qu'un jeune, dans un hôtel, me disait qu'il gagnait 250 euros par mois.* »

Sa popularité s'étend aux anciennes Républiques soviétiques, Kazakhstan, Ouzbékistan, Turkménistan ou Ukraine, dont il a accepté les honneurs d'une réception honnie par Moscou. Il a refusé, en revanche, de chanter en Amérique du Sud: « *Les cachets étaient trop bas et le voyage trop long. J'ai deux familles à nourrir, alors je préfère jouer dans des endroits où on me paie bien.* »

Plutôt l'Europe, donc, de l'Olympia à l'Oural. Après tout, c'est aussi grâce à elle qu'à 46 ans il a remporté le concours de l'Eurovision avec *Insieme*: 1992, une célébration du traité de Maastricht. C'était en mai 1990, à Zagreb, dans ce qui s'appelaient encore la Yougoslavie – « *Deux chanteurs du chœur sont morts pendant la guerre* », s'assombrit-il. Sa victoire fut accompagnée d'une controverse agitée par la partie française qui avait présenté *White and Black Blues*, co-écrite par Serge Gainsbourg pour Joëlle Ursull. Soupçonnée de magouille, puis blanchie, la partie italienne n'en a retenu que l'essentiel: un deuxième sacre continental, vingt-six ans après Gigliola Cinquetti. ■

BRUNO LESPRIIT

En concert lundi 17 décembre à l'Olympia, Paris 9<sup>e</sup>. De 38,50 € à 90 €.

## Airs italiens, tubes français

**LES MÉLODIES** de Toto Cutugno ont fait la prospérité des interprètes de variété française. Retour sur cinq des plus célèbres.

**Africa/L'été indien (1975)** C'est derrière un faux groupe, Albatros, que se dissimule Toto Cutugno quand il livre *Africa*, slow impitoyable avec sa flûte de pan et ses percussions torrides. Il plaide (en anglais) pour un retour à l'Afrique face à la pollution sonore et environnementale. Les paroliers Pierre Delanoë et Claude Lemesle déplacent l'intrigue « *dans le nord de l'Amérique* » et à l'automne. Joe Dassin – Claude François, premier destinataire, a négligé l'offre – fera un tabac avec sa version, bientôt chantée dans toutes les langues. *L'été indien* reste le plus célèbre tube du chanteur mort à Papete en août 1980. « *Il m'avait invité cet été-là à Bora-Bora avec [le producteur de cinéma] Dino de Laurentiis, mais je n'y suis pas allé* », songe Toto Cutugno.

**Dietro l'amore/Derrière l'amour (1976)** En français, c'est le titre d'un album de Johnny Hallyday, contenant *Gabrielle*, *Requiem pour un fou*, et donc ce dramatique

*Derrière l'amour*, autre numéro un: « *Donne-moi, donne-moi ton corps/Pour y vivre et pour y mourir/Aime-moi, aime-moi plus fort/Empêche-moi de me détruire* » (Delanoë, fidèle au texte de Vito Pallavicini). Toto Cutugno se souvient d'une virée parisienne avec Hallyday « *roulant à 130 km/h* » avec terminus à l'Elysée-Matignon, temple des VIP: « *On m'a proposé de la coke, et j'ai répondu que j'allais plutôt boire une bière, je croyais qu'il s'agissait de coca.* »

**En chantant/Cantando (1978)** Epuisé par les polémiques autour de *Je suis pour* et *Le Temps des colonies*, Michel Sardou commande à Cutugno cette innocente ritournelle pour illustrer les âges de la vie (avec la complicité, toujours, de Delanoë). Le compositeur se souvient qu'en remerciement, l'ami de Michel Drucker a voulu lui offrir un de ses chiens. La chanson a été depuis interprétée en italien et français par Cutugno.

**Donna Donna mia/Nous (1978)** Fini depuis *Capri*, Hervé Vilard opère un spectaculaire come-back à partir de la fin des années 1970 grâce à trois adaptations d'airs

de Cutugno: *Nous*, puis *Reviens* et *Méditerranéenne* (*L'italiano*). Le premier, *Donna Donna Mia* dans sa version originale, présente une troublante parenté avec *Life on Mars*, gravé sept ans plus tôt par David Bowie. « *Je reconnais que c'est semblable, mais je suis étonné*, maugrée Cutugno, après écoute comparée. *C'est la première fois que l'on me le fait remarquer. Les gens l'ont constaté en France?* » Oui, mais ils croient que le coupable est Hervé Vilard.

**Voglio l'anima/Laissez-moi danser (1979)** Accommodée à la sauce disco-latino par Orlando pour sa sœur Dalida (paroles de Delanoë, pour ne pas changer), cette scie bilingue (« *Monday, Tuesday* ») devient un hymne au corps, alors que le propos de *Voglio l'anima* (texte de Popi Minellono), compromis de violons lyriques et de guitare hard-rock, visait l'âme. Cutugno s'est rendu à Montmartre chez la chanteuse calabraise, qui lui a caressé la nuque quand il s'est installé au piano. « *Une femme très belle, habillée en robe de soirée, mais je n'en avais jamais vu avec des yeux aussi tristes.* » ■

B. LT